

TRANSMETTRE LE PLAISIR



Photo © Alice Piemme

**Quand on demande
à Caroline Cornélis
de se définir en tant
qu'artiste, elle répond :
chorégraphe.**

**Quand on lui demande
de se définir en tant
que pédagogue, elle
reprend : chorégraphe.**

**Rencontre avec
quelqu'un pour qui
création et transmission
sont indissociables.**

Mitsiko Shimura dans *Terre Ô*, création de Caroline Cornélis

Régis Duqué : Comment la danse t'a-t-elle été transmise ?

Caroline Cornélis : En sixième primaire, je suis entrée dans une école privée où l'on suivait dans la même journée les cours traditionnels et les cours de danse. C'était une formation extrêmement rigide, essentiellement tournée vers la discipline, le formatage, l'exigence et qui ne s'intéressait pas du tout à qui tu étais. J'ai vécu des choses terribles là-bas, humiliantes, mais je l'acceptais : je voulais faire de la danse classique – je voulais voler, trouver cette sensation de grâce et de liberté que j'avais ressentie, petite fille, en regardant un spectacle de danse – et, à cet âge-là, je pensais que c'était l'unique moyen pour y arriver. C'est en tous cas ce que l'on nous mettait dans la tête.

Discipline et liberté, c'est paradoxal. Oui, complètement. On te disait : *Pour y accéder, voici le prix à payer. Si tu es prête à le faire, si tu as ça en toi, alors tu le fais, c'est tout.*

Dans l'imaginaire des gens, la danse classique est souvent associée à cette idée d'exigence, avec le maître qui a tout pouvoir sur ses danseurs, au risque de la maltraitance. Je suis persuadée que même dans la danse classique on peut allier exigence et plaisir. À la fin de la deuxième secondaire, la maturité aidant,

j'ai commencé à me dire que ce n'était pas juste, qu'il devait y avoir autre chose. Soit j'arrêtais soit je continuais autrement. Alors j'ai changé d'école. Je suis arrivée au Conservatoire de danse et là j'ai vu que les élèves étaient moins en compétition entre elles, plus en dialogue, plus dans le plaisir. Mais surtout les professeurs portaient un regard positif sur nous. Attention, cela restait très exigeant, mais il y avait énormément d'amour et une envie d'avancer avec toi qui n'était pas dans la violence et la dévalorisation. Là j'ai retrouvé du sens, du plaisir à être avec les autres, à danser.

C'est à ce moment-là que tu découvres la danse contemporaine ? Au Conservatoire, à l'époque, la danse contemporaine était peu présente. Nous avons suivi un cours, à raison de deux heures par semaine, vers quinze ans, mais au début, nous étions plutôt dans le rejet. Le professeur, avec son bandeau dans les cheveux et ses grosses lunettes, nous donnait vraiment l'impression de venir d'une autre planète. Ce que nous voulions faire, nous, c'était du classique. Mon intérêt vers le contemporain s'est fait dans les deux dernières années du Conservatoire.

Comment différencies-tu la danse contemporaine de la danse classique ? La danse

contemporaine est moins codée. Elle part plus de toi, de ta créativité. Tu as plus de place pour exister en tant qu'individu. Dans la danse classique, moi, je n'ai jamais trouvé de liberté dans l'interprétation tant la technique est difficile.

A la fin du Conservatoire, tu poursuis un enseignement? J'aurais bien aimé entrer à Mudra, l'école que Béjart avait fondée dans les années septante, mais elle n'existait plus. Alors j'ai pris des cours dans des compagnies de danse contemporaine, j'ai passé des auditions.

Une personne qui a été importante sur ton parcours? Le déclic, c'est une chorégraphe australienne, Joanne Leighton, dont j'aimais beaucoup le travail. J'ai passé une audition, elle ne m'a pas choisie mais elle a eu la générosité de prendre le temps de m'expliquer pourquoi; elle m'a rendu service pour le reste de ma carrière.

Qu'est-ce qu'elle t'a dit? Que je devais arrêter d'essayer d'être parfaite. La peur de mal faire, c'est quelque chose qui vient de ma formation classique. *Ce que tu fais est propre, net, Caroline, mais je ne vois pas l'artiste que tu es derrière. Toi, Caroline, qui es-tu ?* Je faisais bien ce que l'on me demandait de faire, mais je devais détruire cette belle danse, la salir pour devenir qui j'étais. À partir de ce moment-là, j'ai compris que dans la danse contemporaine, il fallait travailler sur ce qui te rend unique, ta fragilité, ce qui fait qu'on va te voir toi.

C'est la question de toute une vie d'artiste. Oui, ça reste une préoccupation. Je cherche encore, mais je n'ai plus peur de ça. Je n'ai plus besoin de me dire tout le temps: *Sois comme tu es!* Aujourd'hui, c'est devenu ma matière.

Comment es-tu devenue chorégraphe? Je n'avais jamais pensé que j'allais créer des pièces un jour – je n'avais pas beaucoup développé ma créativité quand j'étais jeune. Et puis, de fil en aiguille, des gens m'ont ouvert des portes. Quelqu'un de très important pour moi, c'est Catherine Simon. Elle m'avait vue dans un spectacle d'une compagnie de théâtre jeune public, Iota, et elle m'a donné une carte blanche. Comme j'aime bien les défis, que je n'ai pas peur, j'ai saisi l'opportunité un peu naïvement – je ne savais pas encore les difficultés que cela engendrerait. J'ai plongé sans trop réfléchir. Elle m'a fait confiance une première fois, une deuxième fois, une troisième fois, jusqu'à ce que je vole de mes propres ailes.

Pourquoi le jeune public? J'adore assister à ce qui se passe entre les danseurs et le jeune public. C'est quelque chose d'unique. Le jeune public est peut-être moins formaté que les adultes, ses attentes sont différentes. Puisqu'il n'a pas choisi d'être là, il faut l'amener avec toi et j'aime ce défi. Je sens qu'il y a là quelque chose de nécessaire.

Pourquoi nécessaire? La place du corps chez les enfants se restreint au fur et à mesure qu'ils grandissent: à l'école, on leur apprend à se contrôler, à se tenir derrière une table, en position assise, à se concentrer sur ce

Regardez comme on peut s'émerveiller d'un corps qui bouge

qu'ils ont devant eux. Les plonger dans un spectacle de danse, c'est les rouvrir à ce qui se passe à côté, au-dessus, derrière eux. C'est leur dire: *N'oubliez pas que vous avez un corps et qu'avec ce corps il est possible de faire passer des émotions, de raconter une histoire.*

Ce que tu dis là, c'est déjà la démarche de l'atelier. C'est indissociable. Pour moi, travailler en atelier, c'est être en création. Je n'aime pas donner cours, je n'ai pas envie d'enseigner dans une école privée à des danseurs, de façon frontale. Ce que j'aime, c'est être en création: chercher de la matière. Quand je suis en atelier, je pars des enfants, je cherche à les emmener dans un univers – un univers que je n'impose pas mais que nous cherchons ensemble. J'ai envie qu'ils se rendent compte qu'ils sont tous créateurs, qu'ils peuvent être créatifs avec cet outil qu'est leur corps. J'ai envie qu'ils se rendent compte qu'ils sont tous uniques.

Au fond, c'est l'exact inverse de ta formation. Je pense que cette volonté, cet acharnement à défendre ça, ça provient de cet empêchement de n'avoir pu être moi-même pendant mon apprentissage.

Concrètement, comment ça se passe? Je mets en position d'observateur. Quand je donne un atelier, comme quand je crée un spectacle, je glane. Je donne une proposition aux enfants et puis, comme on glane les mots, je glane les mouvements, les comportements – leur façon de s'émerveiller, d'inventer, de transformer les objets. Quelque part, je leur vole la matière et puis je la leur retransmets autrement. Leurs mouvements sont transformés en un acte créateur, un acte artistique. Parfois mon atelier dévie complètement parce qu'un enfant s'est accaparé ma consigne et en fait autre chose. Alors je dis: *OK, voilà, c'est génial.* Après un atelier je suis épuisée. Je n'arrête pas une seconde. J'ai les yeux qui fuient de partout, qui attrapent tout.

Par exemple, dans un atelier que j'ai donné samedi, j'avais demandé aux enfants de marcher dans l'espace et d'utiliser l'ouverture entre deux personnes comme une porte. À un moment j'ai remarqué que certains enfants sautaient pour passer à travers la porte. Je trouvais ça super. Je le leur dis. J'aurais pu le leur suggérer bien avant mais le fait que ça vienne d'eux rend l'apprentissage bien plus facile. Du coup, les autres sont curieux et essayent de trouver à leur tour de nouvelles propositions. *Tiens, peut-être que*

si je vais au sol, elle va le remarquer. Dès que tu donnes le déclic, ils développent de nouvelles façons de faire qui partent d'eux. Ça enlève cette distance qu'il peut y avoir entre celui qui donne et celui qui reçoit.

La transmission, c'est un échange. C'est ça que tu aimes. À fond. Les enfants t'apprennent tellement de choses. C'est l'animation d'ateliers qui m'a fait comprendre ce que j'avais envie de donner sur scène. Être en atelier et échanger avec les enfants révèlent des choses à moi-même. La personne qui m'a assistée ce week-end me disait: *C'est fou comme tu prends des risques à chaque fois, comment tu remets tout le temps les choses en jeu.*

Pourquoi des risques? Parce que j'en suis arrivée à un moment de mon travail où je peux faire confiance en mon expérience et expérimenter des choses que je n'ai jamais faites. Comme je ne les ai jamais faites, je ne sais pas comment ils vont répondre à ce que je leur propose. C'est une vraie liberté. Dans un de mes derniers ateliers, par exemple, j'ai choisi de travailler sur le mouvement et le trait. Je n'avais jamais fait ça. On expérimente avec le corps dans l'espace, on regarde la trace que ça laisse sur le sol – comme une écriture du corps. Et tout à coup on voit des spirales, des courbes, des traits. Ça dépose la danse. La danse s'écrit. Il y a une vraie trace. Quand tu ne l'as jamais fait, c'est vraiment excitant. Du coup tu t'émerveilles avec eux.

L'émerveillement est contagieux. Quand je suis en atelier, je joue avec eux et s'ils ressentent ça, s'ils voient que toi, l'adulte, tu prends du plaisir, alors tu leur transmets le plaisir de la danse. Que tu ailles voir un spectacle avec tes enfants, que tu sois en atelier, si tu t'émerveilles de ce que tu vois, l'enfant va s'émerveiller à son tour. Si tu vis passionnément les choses, ils vont se passionner. C'est pour ça que, amis les enseignants, quand vous allez au spectacle avec les enfants, regardez le spectacle. Si vous le regardez à travers eux, ils vont le regarder à travers vous. Là tu transmets vraiment quelque chose. L'unique chose que je peux transmettre c'est peut-être cette joie profonde – cette passion de ce que je fais.

Est-ce que tu te poses la question du jeune public lorsque tu es en création? Non. Je pense que notre langage est pour les enfants. Je n'ai pas besoin de me forcer, au contraire: ils m'aident à être encore plus moi. Ils nous empêchent d'être trop conceptuels. Et puis je pense qu'un bon spectacle jeune public est tout public. Moi je veux toucher tous les publics, celui qui connaît la danse, celui qui ne connaît pas, l'enfant, l'adulte, le vieux, toutes les classes sociales – et pas juste l'élite qui va voir la danse contemporaine.

Quand tu es créateur, tu as un besoin de partager. Si je ne vais pas dans le public ressentir ce qui se passe je perds le sens. C'est ce qui donne sens à tout mon parcours, depuis que je suis toute petite: le moment de la représentation, quand tu ressens cette chose inexplicable qui se transmet. **I**